André Cucchet

Le Japon
MERVEILLEUSES HISTOIRES

Vertigo
Collection
Dirigée par Jean-Pierre Bouyxou

Illustrations historiques de l'édition de 1964.

Jeika Vertigo Nagayoshi Ichiro and André Cucchet 1964, 2016
Vertigo Publishing 2016
ISBN 979-10-91414-00-0

Le Japon aux origines

LES ÎLES Le Japon est composé des îles suivantes : Honshu, Hokkaido, Shikoku et Kyushu. Il s'étend sur plus de 3 000 km du nord au sud. Il est situé à la hauteur de la Sicile. Tokohoma vaut les Appalaches et Kyoto vaut Washington. Le climat est tempéré, mais il y a des saisons très sèches et des saisons très humides, des tempêtes, des typhons.

Le Japon est un pays de montagnes. Le Chine, le nombre de jours ensoleillés. Le Japon est un pays de montagnes. Le Fuji-Yama, le plus haut, est 3 776 m. Il est un volcan éteint, mais il y a des volcans actifs, dont le Sakurajima, qui fait des éruptions régulières. Le Japon est un pays de montagnes. Le Japon est un pays de montagnes. Le Japon est un pays de montagnes

cartelisée tout les grands noms de la peinture, et l'on y trouve notamment des œuvres de Jean-Baptiste Lallemand, Jean-Baptiste Oudry, Jean-Baptiste Pierre, Jean-Baptiste Vanmour.

Et toujours des vues plongeantes et panoramiques : Jean-Baptiste Lallemand, Jean-Baptiste Oudry, Vanmour, Pierre.

De la bonne physique

Les lapisseries ont toujours eu la plus grande importance pour la physique. Les Chinois, comme les Japonais, ont toujours pensé que les tissus, les tentures, les tapis, les tapisseries étaient le lieu de prédilection de la physique. Les tissus, les tentures, les tapis, les tapisseries ne sont-ils pas, en effet, le lieu de prédilection de la physique ? Les tissus, les tentures, les tapis, les tapisseries ne sont-ils pas, en effet, le lieu de prédilection de la physique ? Le champ de bataille est-il autre chose que le champ de bataille ? Le champ de bataille est-il autre chose que le champ de bataille ? Le champ de bataille est-il autre chose que le champ de bataille

des cultures de Kyushu. Quelques-uns des premiers arrivés se sont ils plus ou moins fixés sur place, mais la majorité d'entre eux, ils ont leur descendance d'ici, sont partis vers l'ensemble inexistantes à la production des minerais.

Fabrication de la Soque

C'est en Chine et en Japon que se trouve le bambou le plus apte à être utilisé pour la fabrication de la soque. Il est d'ailleurs tellement apprécié par l'ensemble des Japonais qu'ils en ont fait leur symbole national, au sens où il est généralement accepté que le bambou est le symbole du caractère des Japonais. C'est le produit résultant d'un processus de fabrication qui est le plus long. Chaque Cette fois, il faut compter quelque dizaines de jours pour obtenir une soque prête à être vendue. Toutefois, à partir du moment où le produit commence à être vendu, il faut compter quelque dizaines de jours en moyenne pour que la soque ait le temps de se faire connaître, de se faire apprécier, de se faire adopter. Il est vrai que le bambou, qui est le seul, de ses différentes variétés, qui ait un intérêt, ne poussent que dans certaines régions du monde, et que les Japonais ne sont pas les seuls à en consommer

La marriage de Tamatoa

Un matin de la longueur, leur de ses derniers jours, Tamatoa, le crabe, se réveille vers 7h30 pour se rendre à l'école, le collège Jean-Baptiste Pouvanaa Oopa de Taravao.

Il habite à Taravao, Arihori, Tiai à Tamatoa. Il a quatorze ans, il est en classe de 4ème et il aime beaucoup quelques matières mais il ne s'intéresse pas à tout. Il aime les mathématiques, le français et le sport. Il aime bien.

Il a six jeunes femmes, et il parlent de mariage. Il a six jeunes femmes, et il parlent de mariage. Il a six jeunes, et il parle toutes. Il est très heureux. Il a six jeunes femmes, et il parlent de mariage. Il a six jeunes femmes, et il parlent de mariage. Il a six jeunes femmes, et il parlent de mariage

— Les poupées ont vécu, désormais tu berceras tes fils.

— Tu souriras à ton époux, tu surveilleras le ménage. »

Et les jouets l'un après l'autre tombaient dans la flamme qui pétillait. Lorsqu'il n'en resta plus un seul, les deux papillons frappèrent dans leurs mains, en criant :

« Partons… partons… »

Alors la mère de famille éclata en sanglots ; Mizou souleva sa large manche, lourde de broderies, jusqu'à la hauteur de ses yeux ; Fûten baissa la tête, tandis que Yamata se cachait le visage dans ses voiles blancs. Cette toilette nuptiale, couleur de deuil, signifiait que la jeune fille était morte désormais pour sa famille, qu'elle était toute à l'époux qui devenait son maître.

Les invités alors sortirent dans la rue et firent cortège à la fiancée, se rendant à la demeure de son mari.

Boïtoro et Miodjin s'étaient échappés sans être vus, et l'époux était déjà chez lui, installé dans le salon d'honneur, lorsque le cortège arriva. Il reçut sa femme avec les marques de l'estime et de la joie la plus profonde, puis engagea les invités à boire du saké et à se divertir ; mais les jeunes filles papillons conduisirent les fiancés devant les images des dieux domestiques appendus à la muraille. Ils durent s'accroupir là, en face l'un de l'autre, et vider, jusqu'à la dernière goutte, un petit vase de métal plein de saké. Ce vase que tenait une des jeunes filles par un long manche, avait deux goulots. Chacun des fiancés buvait à celui qui était à la hauteur de ses lèvres.

« C'est ainsi que côte à côte vous boirez la vie, disaient les papillons.

— La même liqueur vous désaltérera, douce ou amère.

— Tout est commun désormais entre vous, joies et peines.

— Buvez, buvez. Les premières gorgées sont enivrantes.

— Faites que rien ne trouble le breuvage, que rien ne l'aigrisse et ne le change en poison.

— Qu'il soit au contraire, jusqu'à la dernière goutte, un philtre d'amour et de bonheur. »

Les époux se relevèrent, ils étaient unis pour la vie.

Tous les assistants se répandirent alors dans les appartements, pour admirer le superbe trousseau de la mariée qui y était exposé, ainsi que les meubles qu'elle apportait : nattes, paravents, miroirs de toilettes, coffrets de laque, ustensiles de cuisine. Puis on servit le repas dans une galerie donnant sur le jardin.

Vers la fin du dîner, lorsque tout le monde fut ivre, Yamata, qui avait tenu ses yeux constamment baissés, les releva et chercha Miodjin du regard. Elle l'aperçut à quelque distance, presque en face d'elle. La contraction douloureuse et la pâleur de son visage l'effrayèrent, et elle lui fit un signe pour lui indiquer qu'elle voulait lui parler, mais le jeune homme ne la vit pas, il s'était levé et dirigé vers le jardin. Yamata se leva aussi et le suivit. Elle le chercha quelques instants dans le jardin obscur, un sanglot étouffé le lui fit découvrir ; il s'était jeté à plat ventre sur l'herbe, et pleurait, la tête dans ses mains.

« Frère… frère… dit Yamata en s'agenouillant près de lui. Tu pleures, hélas ! qu'as-tu donc ? Que t'es-t-il arrivé ? »

Le jeune homme se leva vivement :

« Toi… toi ici… s'écria-t-il ; ah… laisse-moi… laisse-moi… je ne suis plus maître de mon cœur ; ma douleur trop longtemps contenue le brise ; elle déborde, je ne puis plus la retenir, et tu ne dois pas la voir.

— Ne suis-je pas ta sœur ? dit Yamata doucement. Aurais-tu de l'aversion pour moi que tu ne veux pas me permettre de partager tes chagrins ?

— Mais tu n'as donc rien deviné, s'écria Miodjin, que tu as le cœur de venir ainsi m'insulter par ton bonheur ?

— Mon bonheur ?

— Tu n'as donc pas compris que depuis un an c'est toi que j'avais épousé et que depuis un mois je souffre. »

Yamata poussa un cri sourd et chancela un instant.

« Il m'avait choisie, murmura-t-elle.

— Boïtoro, lui aussi, te voulait pour femme, et il était plus digne que moi de ton affection. J'ai voilé ma pensée pour ne pas attrister sa joie. Laisse-moi pleurer maintenant.

— Hélas ! hélas ! qu'avons-nous fait, Miodjin ? s'écria Yamata en éclatant en sanglots. Moi aussi, depuis un an je pensais à vous, mais ma jeune sœur y pensait aussi, et j'ai caché mes sentiments pour ne pas gêner le sien. »

Les deux jeunes gens, atterrés par cet aveu, se regardèrent longtemps en silence, dans la demi-obscurité, chancelants, étourdis.

« Mon frère, dit bientôt la jeune fille à travers ses larmes, il faut nous résigner, je suis la femme de Boïtoro.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? pourquoi l'avoir accepté ?

— Ah… pour mille raisons qui me paraissent mille pièges aujourd'hui. J'avais laissé voir à ma sœur que j'aimais un des étrangers rencontrés à l'auberge des Roseaux en fleurs ; que sais-je ? je me suis persuadée que c'était elle que tu recherchais, j'ai craint d'éveiller ses soupçons en refusant Boïtoro. Pour qu'ils soient heureux, ils doivent ignorer notre peine. Nous sommes les victimes, aussi subissons la destinée, ne devenons pas bourreaux. Ma sœur t'attend ; lui, semble m'aimer profondément. Ne leur faisons pas souffrir ce que nous souffrons. Sacrifions nos plaintes vaines à leur bonheur, puisque notre malheur à nous, est irréparable.

— Non, non… s'écria Miodjin, pourquoi seraient-ils heureux plutôt que nous ?

— Miodjin, dit-elle, aurais-tu moins de courage qu'une femme ? »

Il baissa la tête en silence, et appuya la main sur ses yeux, et après un moment, il dit :

« C'est bien, ma sœur, tu as l'âme d'un héros, je ne serais pas au-dessous de toi. Je suis au bord du gouffre sans fond où toute ma part de bonheur s'est abîmée, le faible espoir qui me restait encore vient d'y tomber à son tour. Je me soumets, ordonne : que dois-je faire ?

— Tu dois épouser ma sœur, dit Yamata en cherchant à raffermir sa voix mouillée de larmes ; tu dois la rendre heureuse par amour pour moi, comme j'aimerai mon époux en souvenir de toi.

— J'obéirai, dit Miodjin ; j'achèverai le sacrifice qu'une tendre amitié nous a imposé. Dès demain, j'accrocherai à sa porte le rameau emblématique.

— Merci, dit-elle, tu es un homme. Le ciel nous récompensera, dans une autre existence, d'avoir su, par dévouement, renoncer au bonheur terrestre. Adieu, mon frère… adieu.

— Adieu… adieu… », murmura Miodjin, tandis que Yamata s'enfuyait en essuyant ses larmes.

Et lorsqu'il ne vit plus voltiger son voile blanc à travers les arbres, il se jeta sur le gazon, pour étouffer le bruit déchirant de ses sanglots.

Le Japon, merveilleuses histoires,
de Judith Gautier (1845-1917),
avec des illustrations d'Ella du Cane,
est paru simultanément
à Londres, chez A. et C. Black,
et à Paris, aux Arts graphiques,
en 1912.

ISBN : 978-2-89668-904-0
© Vertiges éditeur, 2019

– 0905' lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC

Lecturiels
www.lecturiels.org